Document generated on 06/06/2025 4:56 a.m.

Brèves littéraires

La bergerie

Jeanne De Serres

Number 59, Fall 2001

URI: https://id.erudit.org/iderudit/5871ac

See table of contents

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)
1920-812X (digital)

Explore this journal

Cite this article

De Serres, J. (2001). La bergerie. *Brèves littéraires*, (59), 25–26.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La bergerie

La journée a été chaude. Toutes tâches accomplies, Maria ne songe pas à retirer son tablier droit, taillé dans des sacs de farine encore marqués de traces d'écriture. Arrondi à la hauteur du ventre, il témoigne seul de la présence d'un sixième enfant poussant dans une parfaite indifférence, comme poussent les choux du potager.

Non, malgré l'heure tardive, elle n'ira pas s'allonger sur la couche de misère à côté du géniteur malingre ronflant déjà dans la moiteur grise des draps. Plutôt chercher dehors un allégement à sa lassitude. Assise sur le perron aux planches vermoulues, elle s'abandonne à la fraîcheur enveloppante de la nuit et au silence à peine ponctué par le chant des grillons.

Soudain, un mouvement insolite trouble la paix nocturne. Dans la bergerie sise à un jet de pierre au bas de la côte, le drame éclate. Les bêlements saccadés des brebis mitraillent le silence que trouble bientôt, plus déchirant, le solo éperdu d'un agneau. Depuis trois jours, au crépuscule, les loups hurlaient, se répondant d'un versant à l'autre des montagnes. C'était le signal. Cette nuit, une louve a poussé l'audace jusqu'à pénétrer dans l'enceinte pour choisir une proie légère à la chair tendre.

Maria est debout. Un frisson parcourt son corps alangui. Le cœur palpitant, le souffle court, elle écoute, immobile. Elle ne ressent ni peur ni pitié mais plutôt la crainte qu'un moindre mouvement ne rétablisse le silence.

Voilà qu'un événement survient dans son existence blême, une percée dans son ciel vide, ses jours mornes, ses déjeuners sans pain, son jardin sans pluie, ses enfants hâves et tapageurs. Un drame, elle le pressent, va la délester du poids de sa vie dans la troublante réalité de la nuit.

Sur fond de montagne noire, de craquements de branches, les bêlements faiblissants de l'agneau, gorge transpercée, veines exsangues, s'éloignent vers l'antre des louveteaux pour la curée. Elle, les sens en alerte, dans la ferveur exaltée du témoin, retrouve son droit à la parole.

Au matin, elle interceptera les passants pour leur narrer l'événement nocturne et le revivre. Le trémolo habituel de sa voix s'amplifiera jusqu'à la rendre pathétique. On n'aura d'yeux et d'oreilles que pour elle qui racontera encore et encore, sans égards pour les enfants terrifiés, la lente agonie de l'agneau. Ils l'écouteront avec des hochements de tête, navrés, et s'en iront, maudissant les loups.

Maria, elle, n'aura de colère que pour l'homme qui dormait, insouciant. Il n'avait pas fermé la porte de la bergerie.

(mars 1998)